



L'INSTITUT EUGENE LE ROY POUR QUOI FAIRE ?

AU SUJET DES RAPPORTS ENTRE LITTÉRATURE, ÉDITION ET RURALITÉ...

L'histoire des campagnes en Périgord, à leur apogée au XIX^e siècle, aura dans l'inconscient collectif survécu à l'effondrement de la paysannerie au XX^e siècle grâce à l'œuvre de EUGENE LE ROY et de ses succédanés tant littéraires qu'artistiques.

Au début du XXI^e siècle, alors que les civilisations du livre et de la terre sont atteintes, l'héritage culturel du plus grand romancier du Périgord est confronté aux évolutions d'une société déruralisée.

Face aux risques de dissolution quand les valeurs culturelles sont moins bien installées d'une génération à l'autre, comment l'Institut Eugène Le Roy voué à l'œuvre et à la mémoire du grand écrivain du Périgord peut-il être à la mesure des enjeux de la transmission de son héritage spirituel ? Peut-il revendiquer l'ambition un jour de résumer l'histoire du terroir ?

L'ère du terroir s'est achevée au temps des Trente Glorieuses mais elle a gardé les signes vitaux d'une présence visible dans la mémoire collective. Preuve évidente de ce métabolisme et de cette respiration, une institution comme l'Institut Eugène Le Roy ainsi a pu voir le jour. Le cœur à l'ouvrage, sa place discrète mais véritable dans l'histoire culturelle du Périgord, mérite d'être soulignée.

Notre rapport au terroir et à la ruralité s'est grâce à lui maintenu dans le paysage littéraire.

Ouvert à un rayonnement géographique approprié à l'aire d'une littérature du cru, il a porté jusqu'à ce jour le nom de l'illustre romancier comme l'honneur des lettres périgordines. Sous sa bannière, il a su accorder, en fait, son soutien au débat d'idées sur la vie et l'œuvre du

romancier comme parallèlement, il a pu organiser une aide à l'édition de manière concrète et stimulante grâce au concours financier et matériel de la ville de Périgueux.

Érigé à sa naissance en 1999 en Centre Périgourdin des Cultures Régionales, il a prouvé de ce point de vue qu'il répondait ainsi à une attente : nombre d'auteurs et d'éditeurs ont bénéficié de son coup de pouce grâce à la politique culturelle mise en oeuvre.

Dans son environnement le plus juste, la mise aura été la bonne, d'une année à l'autre. Nombre d'ouvrages portant son label auront façonné l'image du Périgord traduisant la veine putative d'une forme d'École littéraire que Gérard Fayolle depuis sa hune du Bugue appelle depuis longtemps de ses vœux.

Riche d'une tradition ancrée dans le paysage intellectuel, l'édition enracinée au pays pour créer sa légende a continué ainsi à forger l'identité Périgordine, à en pérenniser la construction. Création constante au fil du temps, longtemps puisée aux sources des traditions des coutumes et des récits populaires attachés aux campagnes, cette identité a su garder son âme et sa fierté grâce au livre. Elle l'a fait, en se projetant vers l'avenir mais en restant habitée par un riche passé paysan qui s'est imposé en définitive comme une fatalité romanesque.

Soucieux de valoriser un patrimoine littéraire exceptionnel, l'Institut, constitué d'auteurs patentés complices, de chercheurs, d'érudits et d'intellectuels parties prenantes, s'est avéré comme étant le pied à l'étrier, le relais, le creuset et le symbole d'une démarche d'enrichissement culturel appréciable.

Xavier Darcos d'abord et Gérard Fayolle ensuite par leur prestigieux assemblage l'ont brillamment présidé en optimisant la noblesse d'une littérature issue du terroir.

Deux hommes de lettres, deux hommes politiques, deux sénateurs-maires qui, du Bugue au Palais du Luxembourg, de Périgueux au Quai Conti, chacun à leur manière, ont affiné les affinités électives d'un territoire aimanté par la politique tout en souscrivant aux exigences les plus aigues de la création littéraire ou de la recherche historique.

Gérard Fayolle a présidé avec doigté, équilibre et subtilité l'Institut comme une vitrine élégante de l'esprit périgordin. Il a fourni le meilleur travail durant de belles années pour rassembler intellectuels et penseurs de tous horizons. Rares ceux qui n'ont pas fait appel à lui pour un conseil, une orientation, une recherche.

En géophysicien et tacticien de la pensée rurale, sans briser les sceaux de son savoir, sans abandonner les habits de l'historien émérite, sans se distraire d'ailleurs des diverses compagnies qui furent les siennes, il a souhaité limiter ses nombreuses activités et prendre un peu de recul.

Invité à se repositionner, l'Institut érigé en cercle vertueux rallié à l'idée, toujours la même, d'un soutien nécessaire à l'édition n'entend pas s'éloigner de ses frontières naturelles qui le mènent de la littérature du terroir à l'esprit du pays. L'obsession de la pensée rurale déclinée au passé non plus ne saurait ankyloser l'avenir, bien au contraire, dès lors qu'il s'agit de se tourner vers les nouvelles générations.

L'Institut est né puis a vécu d'une double respiration culturelle et générationnelle qui constitue ses fondements : une première étape l'a porté avec éclat sur les fonts baptismaux, une seconde l'a incorporé dans le paysage littéraire projeté dans une mémoire culturelle qui entendait lutter contre une déruralisation sournoise et rampante.

Gérard Fayolle a trouvé ses plus hautes inspirations dans les replis et les rehauts de l'histoire locale dont il a été l'un des acteurs. Il n'a cessé de marquer et de dominer depuis un demi-siècle le monde intellectuel en Périgord. C'est dire, sans crainte, que sa succession ne saurait trop se chercher d'équivalences au risque pour celles-ci de paraître bien fades ou présomptueuses.

Cette nouvelle étape impose donc de garder le fil conducteur de l'institution : avant toute chose elle ne peut se produire qu'avec les mains serrées sur le bloc-mémoire du terroir encore en circuit.

Le beau souci de la ruralité naguère accompli au service de l'État, la peinture et l'écriture pétris par la passion en hommage à la mémoire paysanne, je les ai vécus comme autant d'engagements et de services à rendre. Même si ce mérite ne saurait effacer bien d'autres talents que compte encore aujourd'hui le monde intellectuel périgordin, peut-être est-ce là, en tout cas, l'origine de la proposition du Président Fayolle de me confier la Présidence de l'Institut ?

Pendant plus de cinquante ans, la question rurale fut à la clé de mon rapport au monde, autant affaire de dévoration que de désenchantement. C'est dire à quel point l'institut Eugène Le Roy achève sous un nouvel angle un chemin commencé très tôt en endossant une promesse de ruralité accomplie...

Par l'écrit et le pinceau, j'ai parlé, en effet, du terroir paysan qui s'est effacé sous nos yeux et des rapports entre le monde rural et le monde intellectuel qui sont restés des marqueurs de l'identité rurale au pays de l'homme. Le « vieux terroir » restera, vécu jusqu'au soleil couchant, le sujet d'une vie et d'une fidélité à la terre dont l'Institut Eugène Le Roy tout à sa mission littéraire et culturelle constitue un prolongement naturel.

À regarder mon univers thématique, je suis resté proche d'une histoire populaire des campagnes qui fut la mienne et n'a été jamais été abandonnée. Marqué comme le furent nombre de foyers paysans par la lecture de Eugène le Roy, ma noblesse à moi sans mémoire labile fut d'appartenir à la race des arrières petits-fils de Jacquou.

La période fabuleuse des Trente Glorieuses fut propice à tous les élargissements culturels. J'ai tenté de la vivre en m'abandonnant dans l'exaltation d'un acharnement artistique qui résumera les bonnes et mauvaises fortunes de la création d'un amateur passionné aux beaux jours comme aux mauvais.

J'ai pu alors me livrer au langage éperdu et poétique de cette terre de jadis sans que ce fut un hobby pour faire florès à son propos.

Peut-être est-ce ainsi que l'on devient l'émule de Eugène Le Roy : en creusant son sillon dans un labeur obstiné et en se dévouant sans relâche pour les choses de la terre parce qu'elles viennent de loin. Xavier Darcos avec justesse m'a parlé un jour de « cause mentale ». Ceci, en fait, m'a amené à cela : cultiver la nostalgie d'un vieux rêve agrarien sans le moindre espoir d'un retour, faire des humanités fut-ce à l'écart du chabrol et du patois sans honte pour le fils d'une terre défunte, garder enfin l'Ancêtre dans son cœur.

Eugène Le Roy est notre ancêtre à tous : homme de plume à la barbe fleurie dont on se gardera d'oublier qu'il demeure notre gloire des lettres parce qu'il fut autrefois au coin de l'âtre de toutes les métairies du Périgord. Il a produit une œuvre d'utilité publique et, on l'a compris, l'Institut est quelque part le garant de son rayonnement, de sa prégnance culturelle.

Le terroir dominé par le passé paysan se confond avec la description laissée par Le Roy et un Périgord immémorial lié à l'histoire des gens de la terre. Il est devenu le fer de lance sentimental et romanesque d'une épopée sociale sans précédent en Périgord et sans équivalence par la suite. L'adieu aux grandes évolutions ou aux révolutions qui ont marqué le Périgord depuis un demi-siècle impose fort justement de nouvelles réflexions sur la place du « vieux terroir » évanescents dans notre culture.

Si nous observons bien que Eugène Le Roy a écrit la mémoire chronologique d'une ruralité disparue et que son œuvre a ensuite donné lieu à la plus fantastique iconographie qui domine l'histoire visuelle du Périgord, nous soulignerons deux points qui interrogent mécaniquement la résistance de l'œuvre au temps.

1. Comment après Le Roy l'histoire de la ruralité s'est-elle inscrite dans les scories de la modernité ?

La vision des campagnes que nous a léguée le percepteur de Montignac a été bouleversée au siècle dernier par la tragédie humaine de la fin des paysans.

Ce désastre civilisationnel comme noyé en réaction dans une vague de nostalgie coïncidera pourtant avec un retour en grâce de Eugène Le Roy : quelques éditeurs inspirés de l'époque piocheront alors dans les pépites de sa renommée. Pour autant, le Périgord au même moment fera l'impasse sur Henri Mendras un auteur majuscule aux attaches périgordines, qui dressera le constat de décès de la société paysanne. Sans crier garde il aura interpellé la vision ancienne de Le Roy mais sera accueilli chez lui dans l'indifférence vécue comme un déni. Que veut dire ce hiatus alors dans l'histoire des campagnes périgordines qui voit Mendras totalement oublié, sans la marque visible d'un embarras, dans l'étude spécifique de nos campagnes ? Peut-être le temps est-il venu, enfin, de confronter le chantre de la modernité agricole, auteur entre autre, de « l'Utopie rustique » au génie de Le Roy dont la dramaturgie paysanne nous a livré les plus belles pages de l'épopée paysanne et des accents d'intemporalité qui ont conduit à l'idéalisation du passé.

2. Comment après Le Roy l'histoire de la ruralité a-t-elle pu vivre le rétrécissement de son image notamment au plan artistique et s'accommoder de la disparition d'une implication traditionnelle de l'illustration rurale en dehors du champ photographique ?

L'œuvre de Le Roy, son aura et son imaginaire sont indissociables du travail « géorgique » des meilleurs peintres, graveurs et illustrateurs inspirés par la poésie rustique au siècle dernier. Ce temps est révolu. Alors que la sphère artistique de nos jours a déserté le thème de la ruralité (même si elle n'est pas insensible à celui de la mémoire avec Boltanski), il semble évident que notre époque ne dispose plus de la même aimantation collective pour une iconographie de la terre au point mort.

Voilà un point guère souligné : sublimé dans un « âge d'or », le bilan artistique des Trente Glorieuses apparaît singulièrement riche et passionnant mais il s'est éloigné de nous, alors qu'il reste très méconnu y compris dans les rangs des artistes locaux dont la filiation reste incertaine... La peinture qui fit de la campagne disparue son champ cosmique durant deux siècles n'est plus là au risque de voir les jeunes générations en oublier la couleur du foin !

Récapitulons ce premier état des lieux : processus narratif interrompu entre Le Roy et Mendras d'un côté, relecture de Le Roy sans les élans colorisés des Trente Glorieuses et les ressources créatives du terroir en peinture de l'autre.

À tout le moins, ces évolutions croisées, intervenues depuis la fin du XX^e siècle, recouvrent le chapitre intensif d'une ruralité dominante passée en quelques décennies de l'apogée à l'agonie en Périgord. Elles éclairent quelques-unes des ruptures dont l'Institut en éveil pourrait suggérer, le moment venu, l'étude face aux grands changements que l'histoire des campagnes périgordines a vécu. Déjà saisissons dans son ampleur toute la portée de cette période cruciale.

Les Trente Glorieuses, toutes à la promesse de voir leur héritage revisité et replacé dans l'histoire plus immédiate, nous font prendre conscience d'un fait capital : la naissance d'une modernité dont le monde paysan sera à jamais le miroir brisé.

Elles ont dans le même mouvement installé durablement l'œuvre de Le Roy avec un imaginaire intimement lié au vieux terroir qui, placé hors du temps, ne serait pas près de s'éteindre.

Elles amèneront certes la paysannerie jusqu'à sa fin mais pour constater des préoccupations nouvelles comme la rupture dramatique des liens entre l'homme et la nature.

Elles cristallisent enfin un besoin d'histoire émancipée de la période précédente de la deuxième guerre mondiale. L'Institut à cet égard se doit de relayer notre vocation à tous à témoigner désormais contre l'oubli des campagnes qui donnèrent à Le Roy la matière même de la condition humaine mais se sont effacées sous notre regard.

Sans doute nous pointons là l'ambition générale de l'Institut : lutter contre cette amnésie générale qui gagne la petite mémoire des campagnes derrière nous et, à travers celle-ci, atteint désormais le « petit pays » dans ses profondeurs et ses racines. Nous en pointons une autre : souscrire dans cette optique à un soutien intégré de l'aide à l'écrit en partenariat avec le Département.

I. L'INSTITUT EN LUTTE CONTRE L'AMNÉSIE. : UN LIEU D'ÉCHANGES ET DE RÉFLEXION SUR LA FIN DE LA RURALITÉ

Tous nos témoignages importent. Nous appartenons à l'ultime génération qui a vu les derniers paysans comme d'autres ont vu les derniers Indiens ou les derniers mineurs.

La dernière génération qui sait aussi que le Périgord fut bien un haut-lieu de la ruralité avec ses arcs-boutants puisés dans la littérature et les beaux-arts et un mot qui l'a tenu en haleine : le « terroir ».

L'amour du terroir surgit comme un beau prétexte à bousculer son inspiration... Pour attester qu'une civilisation de la terre s'effondrait sous mes pieds, j'ai tenté, pour ma part, dans une position solitaire, de saupoudrer aussi de peinture la surface écaillée de souvenirs en faillite.

En revanche plus courante, l'humble manière de sauvegarder quelques arpents de mémoire et de pas oublier cette société paysanne défunte reste encore la publication d'un ouvrage. Là où l'histoire individuelle et l'histoire collective se rejoignent, la matière rustique a toujours semblé inépuisable sous le couvert des écoles régionalistes et elle a d'ailleurs fixé la feuille de route de nombre d'auteurs encouragés par l'Institut.

L'amnésie, pendant ce temps, a toujours été là, les vents aigres dominants ayant tôt fait d'effacer le sujet d'une vieille ruralité à contre-courant... Les pages héroïques des campagnes périgourdines cultivant l'épique et la tragédie grâce à la littérature étaient derrière nous... Nous savions que la paysannerie laminée par la « révolution invisible » après la deuxième guerre mondiale ne reviendrait pas face aux mutations irréversibles.

Là, retentit à jamais dans l'écho du livre de Henri Mendras écrit en 1967 depuis Saint-Pantaly-d'Excideuil, « La fin des paysans »... qui faisait planer une ombre mortelle dans les cours de ferme. La norme sociologique semblait remplacer ce jour-là la norme littéraire incarnée par Le Roy. Mendras qui, en grand universitaire, n'avait pas pour mission principale de communiquer avec l'esprit du pays s'écarta des annales locales. Il était sociologue et non pas écrivain comme Le Roy, mais l'un et l'autre purent parler de la classe paysanne !

Ces gens de la terre regroupés familièrement dans « le peuple des granges » sont nés de cette certitude fatidique : les paysans étaient désignés dans l'agenda serré du progrès comme des perdants. Mais par leur lumière, leur chaleur, ils avaient incarné la vie, l'histoire, les émotions, les ancêtres venus des siècles...

L'homme des champs, avant de tomber dans l'abîme dont il ne remonterait pas, aspirait à une vraie dignité qui ne lui fut pas toujours accordée de son vivant. En faire, à la suite, un perdant magnifique qui aurait pu toucher Le Roy dans son cœur me semblait, après tout, une bonne raison pour oser peindre et écrire moi-même sur la paysannerie. Ce qui étaye mes convictions aujourd'hui encore au sein de l'Institut, c'est que la même chose à accomplir pour rendre hommage jour après jour aux vieux du terroir nous donne le cœur de suivre la partie.

La ruralité liée aux campagnes de jadis a fondé une humanité qui aujourd'hui a disparu, soumise aux replis chagrins de l'histoire locale. En suivant : la déruralisation qui a suivi s'est imposée durablement dans notre société, engendrant un cortège de conséquences sur notre modèle culturel. L'effondrement de la représentation dans l'esthétique des campagnes est

l'une des premières manifestations de cette crise mais il en sera jamais question dans les annales périgordines.

L'Institut ne l'ignore pas : la conversation sur le présent et l'avenir des campagnes s'avérant compliquée, on continue à célébrer de manière confuse ou diffuse le « vieux terroir » dans les brèves fenêtres d'un imaginaire en souffrance. Dans ce contexte, la campagne périgourdine bouleversée dans ses paysages est de moins en moins propice à offrir une esthétique à la poétique renouvelée...

Le XX^e siècle décidément paraît déjà très éloigné. Par le passé, les artistes périgourdins les plus notoires comme Albe ou Maleville se sont intéressés à la paysannerie. Mais n'oublions pas que celle-ci n'a refait surface, au temps des Trente Glorieuses, que pour illustrer l'œuvre magnifique d'un Eugène Le Roy ou d'un Georges Rocal. Depuis cette époque, la messe semble avoir été dite et on a même fermé une à une églises et chapelles...

Autant le dire tout net, à la différence de nombre d'auteurs, les artistes périgourdins ont cessé depuis belle lurette d'échanger sur la fin de la ruralité ou seulement même de s'y intéresser. Au point d'y voir l'indifférence d'une société qui enfin ne lirait Modiano que pour l'oublier.

II. L'INSTITUT AU CŒUR D'UNE SYNERGIE LOCALE : UN ROUAGE ESSENTIEL DANS L'AIDE À L'ÉDITION

L'Institut engagé en littérature dans le soutien des auteurs et soucieux de conserver un statut particulier à l'œuvre de Le Roy, voilà sa mission. Pourrait-il, s'il en avait les moyens, s'intéresser à d'autres fragments de l'histoire locale de la culture rurale : la partie qui concerne par exemple les beaux-arts complémentaires à la littérature ?

La peinture comme la photographie ne sont-ils pas ces gestes anthropologiques proches des valeurs de l'Institut quand il s'agit de défendre l'image et l'histoire du terroir périgordin ?

Imaginer un jour que l'Institut puisse jouer un rôle catalyseur pour mettre en valeur l'iconographie rurale ne saurait bien entendu s'envisager que dans une action complémentaire adaptée au cadre institutionnel en charge de ces questions.

À l'inverse, d'aucuns poseront la question subsidiaire : que peut faire la pauvre peinture contre l'oubli et la perte de la petite mémoire des hameaux ? Rien ou presque rien sinon d'œuvrer comme si elle était en mesure de faire tout ! Le crédit attribué à la peinture existe mais exige, en effet, une signalétique... Le ministère de l'Agriculture à Paris et les Archives départementales de la Dordogne à Périgueux ont pu organiser des rétrospectives de mon travail photographique et pictural dédié à la petite mémoire des campagnes. Mais ces

expositions abouties et finalisées m'ont montré pourtant que l'on peut mourir sans avoir accouché de toutes ses angoisses !

Quoi qu'il en soit, la petite peinture des campagnes vues à travers la paysannerie a signé une autre époque défunte. Cette évidence saute aux yeux, même s'il n'y a plus vraiment d'yeux pour voir, et en entraîne une autre : le sujet est devenu un anachronisme qui n'opère plus dans le rang des artistes locaux. Entichée d'un pittoresque bon enfant qui sied tant aux villages qui font tourner les chevalets, la ruralité ne retrouve de l'air qu'accrochée par beau temps aux paratonnerres des clochers.

Dans tout ça, la vision de la ruralité est confrontée à son avenir improbable : après une expérience historique sans précédent liée à l'humanisme paysan, quelle transcendance pourrait encore l'inspirer ? Le maintien des paysages ruraux, un thème d'inspiration lié à la terre et à l'exigence environnementale s'exprimant de nos jours, offrirait un raccourci saisissant avec l'« École de Périgueux ». Une École qui n'en n'était pas tout à fait une mais dont il est urgent de redécouvrir la portée.

Quitte à renouer ainsi à la source avec les derniers peintres raffinés du Périgord, de brillants humanistes convoquant alors tout ce qui unissait le Périgord, c'est-à-dire l'histoire paysanne et la culture paysagère, la peinture périgourdine devenue muette sur son passé faute de convictions renouvelées sur ce thème ne se condamnerait plus au mutisme des réserves. Cette frustration dissipée, le patrimoine pictural périgordin retrouverait une belle actualité dans l'ombre et la lumière d'artistes dont le talent a servi celui de Eugène Le Roy.

L'ombre tutélaire de Albe et Maleville s'impose toujours et résiste aux failles du temps. Il reste aux nouvelles générations de mesurer combien ces peintre fétiches du Périgord mais aussi quelques autres ont eu leur place aux côtés de Eugène Le Roy.

Allons au but : une exposition d'ampleur sur la ruralité permettrait sans doute de comprendre pourquoi il n'y a plus aujourd'hui de peinture affamée prête au cri du coq à mourir pour sauver les alentours. Peindre la terre, j'en ai fait l'expérience, revient à s'inscrire dans le vague romantisme de la terre défunte qui réveille les cadavres. Inutile de l'engluer dans les bons sentiments qui ont passé leur temps...

Concédonsons que beaucoup de malentendus et de préjugés désignent le « rural profond » à toutes les idées reçues et butent sans réponse sur une vraie réponse à la déruralisation des campagnes. Alors même que, par ailleurs, au même moment, la culture occitane se bat à l'écart sur ce qui est son ultime rempart, la langue, qui n'est pas toujours perçue par tout le monde comme un besoin d'intérêt général, et que des lieux dédiés à la ruralité d'autrefois et à

l'identité locale continuent d'honorer les visages de l'arrière-pays, on mesure à quel point la culture paysanne décédée, on va dire de l'abscisse à l'ordonnée, survit malgré tout comme un moment d'émotion prisonnier du passé.

La reconfigurer à travers une époque glorieuse considérée comme un âge d'or exceptionnel de la culture périgordine va de pair avec les missions de l'Institut Eugène Le Roy et répondrait à ses vœux qui sont de maintenir l'influence de la pensée rurale sous toutes les formes d'expression culturelle.

Finalement, et il est bon de le répéter, il n'a jamais existé de projet plus ambitieux et de plus séduisant que celui que les Trente Glorieuses ont porté pour faire du Périgord une terre exceptionnelle par la richesse et le souffle de son histoire rurale, celle-ci amplifiée dans la trajectoire de Eugène Le Roy en attendant un nouvel épisode.

La question rurale ne fait plus tourner les têtes comme à l'époque qui a marqué le déracinement de nouvelles générations confrontées à l'effondrement, il y a longtemps entériné, de leurs attaches à la terre. Et bien avant le XXI^e siècle, le mot paysan a disparu sans garder de traces dans les dictionnaires... C'est donc bien la dissolution de l'humanité paysanne qui a fait le lit amer de notre modernité et qui, en nous éprouvant encore, sollicite toujours notre esprit et notre cœur.

L'Institut a donc toutes les raisons de ne pas désarmer : il sait pouvoir agir de manière collective.

Le monde a pu se globaliser, l'image se numériser, la cybernétique se substituer aux idéologies et la dématérialisation se mettre en marche, il faut nous garder pour autant la campagne périgordine qui, par sa dimension humaine, a été le véritable miroir de la société au XX^e siècle. Entre mémoire ouvrière et mémoire paysanne, l'identité périgourdine s'est forgée autant avec le petit peuple qu'avec les grandes familles. Ce consensus amène à rappeler d'autres convergences avec d'autres organisations solidement ancrées dans le paysage associatif comme le Bournat ou l'Académie des lettres et des arts du Périgord envoûtée par son Président Michel Testut. Quant à la Société historique et archéologique du Périgord, autrement dit la « SHAP », la mère de toutes les sociétés savantes, sa longue tradition montre qu'elle a fait fructifier le même capital culturel face à la question récurrente de la transmission des savoirs. L'attention foisonnante et inspirée apportée par Dominique Audrerie, son Président, aux questions de patrimoine relève la meilleure augure qui soit pour galvaniser des préoccupations communes autour du maintien d'une particularité identitaire liée à la ruralité. Nous partageons une même conviction à savoir que la culture traditionnelle associée au vieux

terroir dans la rhétorique nostalgique de l'enracinement s'est muée en un patrimoine légendaire qui ne saurait échapper à ses références littéraires. Fondée sous le regard protecteur de Jacquou le Croquant, du docteur Charbonnier, et d'autres héros encore, la biographie du terroir s'est incarnée en destin. Ils ont sauvé l'âme du pays et, pour cette bonne raison, à jamais nous sommes reliés à jadis.

Avec, en même temps, la « dénidification par la base » dirait Aragon, les signes d'une impasse autour de la crise rurale transformée en trauma à long terme risquent d'éclairer pour longtemps l'Histoire humaine, agraire et paysagère d'un territoire aux multiples talents comme le Périgord.

Si le projet de l'Institut reste fondamentalement culturel, social et humaniste à l'échelle de la Dordogne, sans oublier l'aide historique de la ville chef-lieu, nous pensons que l'heure est venue pour que la collectivité départementale soit pleinement associée à ses activités, formalisant ainsi une aide élargie et coordonnée à l'édition qui n'existe pas aujourd'hui.

Le soutien que le Conseil Départemental et son Président Germinal Peiro offriront à l'Institut, cohérence et visibilité à une action en commun et coordonnée. Je remercie vivement ce dernier pour cela à un moment stratégique de notre existence.

Le Périgord valeureux, qui a puisé son image dans le labeur des campagnes, reste dans notre héritage spirituel. Nous qui avons vécu avec Le Roy et d'autres dans l'histoire ancienne des campagnes avons pu apprécier qu'ils qui nous emmènent sur des chemins intellectuels et artistiques portés par la mémoire collective. C'est le souhait que j'exprime à nouveau à l'intention des auteurs qui viendront nous rejoindre. Ils savent tous que la littérature accomplit des miracles en tentant l'impossible sans doute et l'impossible c'est, par exemple, transformer en tragédie antique les derniers soupirs des fermes familiales qui n'oublieront jamais la beauté des chemins boueux de l'arrière-pays sous la voie lactée...

Veiller à l'héritage spirituel de Eugène Le Roy, c'est aussi répondre à l'injonction de Georges-Henri Rivière, l'inventeur du Musée des Arts et Traditions Populaires : « rendre au peuple ce qu'on lui a pris ».

L'institut Eugène le Roy pourquoi faire ?

Nous avons la réponse ! Je suis évidemment flatté de mesurer le poids de l'honneur qui m'est fait d'être invité à me retrouver à la tête d'une institution aussi emblématique. Je remercie le Président Fayolle de sa confiance.

Je remercie amicalement le Président de la SHAP qui accueille comme par le passé l'Institut.
Je remercie chaleureusement ceux qui voudront concourir au prestige de l'institution en nourrissant, de la meilleure façon, au premier chef, idées et projets au service de l'histoire rurale.

Jean-Michel Linfort

Automne 2019